

RÉCITS DE MISSION

PETITS FRÈRES DE L'AGNEAU



DIEU BÉNIT

Argentine, 1992

Un bidonville de Laferrere en périphérie de Buenos Aires.

Nous étions là pour quelques mois et pour nous, petits frères, c'étaient nos premiers pas sur la terre d'Argentine.

Vers quelle pauvre baraque se diriger maintenant ? À laquelle de ces familles démunies quêter l'aumône du pain de ce jour ?

Sur le chemin de terre, une femme vient à notre rencontre.

– *Hola*¹ !

Alors nous osons lui demander. Elle nous écoute et sourit immédiatement, quand elle comprend de quoi il s'agit.

– Quelle Providence de recevoir des missionnaires chez nous, dans notre maison !

Quelle Providence, c'était sa réponse et c'était tout.

Dans un élan plein de cordialité, elle nous presse de la suivre : la maison est à quelques mètres.

Nous pénétrons à l'intérieur, dans la plus grande pièce. Une enfant, d'une dizaine d'années, est assise à la table. La maman lui fait signe d'approcher et de nous saluer, tout en lui expliquant que ces deux missionnaires vont manger à la maison ce midi, avec elles. Elle lui demande d'aller vite à l'épicerie du coin et d'acheter ce qu'il convient pour le repas. Elles chuchotent entre elles quelque chose que nous n'entendons pas. L'enfant sort de la pièce en courant...

Quand la petite fille est revenue, elle portait dans ses bras les achats. La maman s'est empressée de préparer la table. Une vraie table de fête. Car, pour elle, le passage de ces deux missionnaires était une visite du Ciel.

Merci de nous avoir visités ! Combien de fois, alors même que nous disions merci, n'avons-nous pas entendu ces paroles de la part de ceux qui nous accueillaient !

Nous sommes restés près de deux heures avec elles. Nous avons beaucoup parlé... de la foi en Dieu. De cette foi qui fait tenir debout dans l'existence difficile et les épreuves quotidiennes qu'une famille du bidonville doit traverser : depuis des mois maintenant, le papa est sans travail, et il faut nourrir les enfants ; la famille a bien du mal à subsister. Mais le cœur de la maman ne peut chanceler. Sa foi est grande, elle s'appuie sur le Roc, Dieu, Bon, très Bon, qui ne les abandonnera pas.

¹ . Traduction : Bonjour !



Récit de mission

Nous prions ensemble, demandant l'abondance, une surabondance de bénédictions pour cette famille.

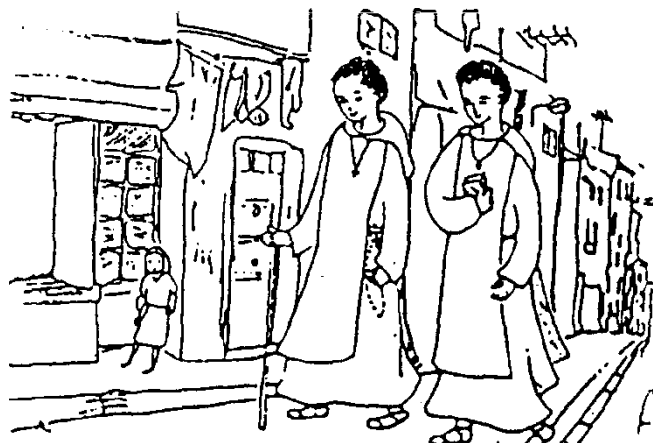
Nous les quittons profondément émus, mais aussi confortés par le témoignage de foi de la maman et comme édifiés sur le rocher de la confiance.

Cinq années ont passé. Nous sommes revenus à Laferrere, mais cette fois pour y habiter, nous aussi, dans une petite maison.

Un jour, nous marchions dans le quartier lorsqu'une jeune fille nous appela sur le chemin. Elle vint vers nous et dit :

– Vous vous souvenez de moi ? Oh ! moi, je me souviens de vous ! Il y a cinq ans, deux missionnaires – ils étaient habillés comme vous ! – sont passés chez nous. Ce jour-là, il n'y avait plus rien à la maison... Maman m'a envoyée faire les courses pour le repas et elle m'a demandé d'acheter à crédit... Puis elle a préparé un repas de fête, et nous avons mangé ensemble. Mais... mais ce que vous ne savez pas, c'est qu'après votre passage, papa a retrouvé du travail ! Et, depuis ce jour, le pain n'a plus jamais manqué à la maison !...

Oui, nous nous souvenons, mais nous ne savions pas jusqu'à quel point la maman avait, ce jour-là, partagé avec nous. Elle aussi, comme la veuve de l'Évangile, elle avait tout donné. Dans un geste d'une *absolue gratuité*. Dans une immense confiance en la Providence.



UN JOUR DE L'AN

Vienne, au mois de janvier 2002.

Premier janvier, fête de la Mère de Dieu.

Ce matin-là, les rues étaient désertes, une sorte de torpeur semblait s'être abattue sur la ville tout entière. Sur les trottoirs et même par endroits, au beau milieu de la chaussée, gisaient d'innombrables tessons de bouteilles.

Toute la nuit, ce ne furent qu'explosions de pétards, des rires et des cris. Pourtant, au milieu de l'étourdissant vacarme à en faire presque vibrer les murs de la chapelle, nous avons chanté, et chanté encore les louanges de la Mère de Dieu. Dans le silence et la pauvreté, il y a quelques jours à peine, elle avait enfanté Jésus, notre Sauveur.

À minuit la *Pummerin* s'ébranla. Majestueux, grave, le son de la cloche de *Stephansdom*, tel le battement lent et sûr d'un cœur tranquille, vibra au-dessus de la ville grisée. Dans la nuit noire rassasiée de clameurs, la grande cloche grondait, elle veillait. Maternellement !

À l'aube, le son de la fête s'était tu. Le premier matin de l'année venait de se lever sur la grande ville. Mais pourquoi, en ce lendemain de fête, la belle Vienne semblait-elle désolée, pareille à une ville fantôme ? Mais où étaient les visages réjouis, les cœurs légers, gonflés de joie et d'ardeur de vivre ? Pourquoi les gens n'étaient-ils pas tous dehors, heureux de se saluer, de s'embrasser, pour se souhaiter les meilleurs vœux ?

Ils dormaient tous. Tout autour de nous était étrangement silencieux, comme endeuillé.

À travers le ciel moutonneux, opaque, quelques rayons de soleil percèrent, projetant une vive lumière dans la rue où nous marchions. Nous marchions l'un à côté de l'autre, plongés, nous aussi, dans un silence pesant. Ce matin-là, la communication entre nous s'était embarrassée de quelques parasites. Et l'on nous avait envoyés justement, comme pour faire exprès, tous les deux mendier notre pain en ce jour de l'an. Ensemble, comme des frères ! On s'imagine toujours que les frères, parce qu'ils sont des frères, sont toujours aimables... Cela dépend pour qui ! Alors pour commencer la nouvelle année, nous étions chiches entre nous de paroles et de sourires.

Une voiture nous emmena dans un quartier périphérique. Ici aussi beaucoup semblaient encore plongés dans un profond sommeil. Cependant une porte s'ouvrit, une femme turque partagea avec nous quelque chose de son repas. Dans



Récit de mission

nos mains, elle déposa une galette de pain qu'elle avait soigneusement enveloppée de papier aluminium, du fromage et deux petits sachets de gâteaux encore chauds.

À un étage plus bas, une seconde famille turque compléta ce repas en nous offrant encore du pain, une conserve de poisson et un litre de jus de fruit car, comme le clama avec chaleur le père de famille, c'était un jour de fête !

Dehors le froid nous surprit. Un froid glacé, pénétrant jusqu'aux os, engourdit bientôt nos membres. Il fallut nous mettre en quête d'un lieu abrité.

Soudain, de l'autre côté de la rue, sur le trottoir d'en face, un homme, en nous apercevant, traversa la rue et fonça droit sur nous.

L'homme était jeune, il devait avoir une trentaine d'années. Son allure bien que très négligée laissait penser qu'il n'habitait pas ce quartier populaire. D'une main, il nous tendit un billet avec insistance en balbutiant quelques mots. Son visage exprimait une grande angoisse.

Entendant que l'un de nous demandait à l'autre la traduction de ce qu'il avait dit, il répéta aussitôt en français :

– Prenez cet argent et priez pour moi, priez pour moi !

Le ton était suppliant. Nous avons proposé de prier pour lui aussitôt. Devant l'entrée d'un immeuble, nous avons mendié avec lui, pour lui, le secours de Dieu. *Dieu, viens à notre aide ! Seigneur, viens vite à notre secours !* Ce cri d'appel, ce cri que nous lancions ensemble, nous le savions, s'élançait au Ciel, pénétrait les nuées, cognait à la Porte, frappait chez Dieu.

Nous voici, Seigneur... Nos mains sont vides, gelées par le froid, nous n'avons rien... Ah ! en vérité, nous sommes des mendiants, des pauvres ! Comme nous avons besoin de Toi...

– Les gens sont méchants, marmonnait le jeune homme entre ses dents. Il y a trop de méchanceté, trop d'injustice...

Avait-il entendu la prière ? Il semblait complètement absorbé dans de sombres pensées.

Alors l'un de nous proposa :

– Viens donc avec nous. Nous avons reçu un peu de nourriture, et, si tu le veux, nous pourrons la partager ensemble. Il faut seulement que nous trouvions un lieu pour manger.

Hans – c'était son nom – ne se fit pas prier. Et, à notre grand étonnement, le voilà qui prit la conduite des opérations. Sous nos yeux ahuris, il tenta de forcer la porte d'entrée devant nous ; puis, voyant que ses efforts n'aboutissaient pas, il se mit à sonner aux interphones pour demander avec une autorité fébrile que l'on nous ouvrît. Finalement, l'un de nous aperçut plus loin la porte d'un immeuble vétuste qui était restée entrebâillée. Ouf !



Récit de mission

Nous nous engouffrâmes dans le hall. L'endroit était lugubre. Les murs suintant d'humidité partaient en lambeaux, diverses revues publicitaires traînaient par terre.

– J'étais fiancé... prononça Hans brusquement, j'étais fiancé, et nous devons nous marier. C'était très important pour moi... Mais la famille de ma fiancée s'est opposée au mariage.

Les mots s'étranglèrent dans sa gorge. Puis, soudain, toute sa révolte éclata :

– Le monde est vil ! Tant d'horreurs, de calamités... Il y a tant d'horreurs ! Partout la misère, la guerre, des innocents assassinés... On ne voit que cela à la télévision. C'est effrayant ! Il faut trouver une solution !

Au fur et à mesure, son débit s'accélérait, ses propos frôlaient la déraison.

– Il faut que cela cesse. Il faudrait... exterminer les méchants, qu'ils n'existent plus ! Je voudrais dépenser mon énergie à construire des machines de guerre pour détruire les forces menaçantes du monde... Épargner les populations, mais endommager le matériel de guerre pour le rendre inopérant ! Je vais construire des machines pour anéantir tout le matériel de guerre ! Qui détruisent tout le mal ! termina-t-il d'une voix tremblante.

– Mon ami... fit doucement un petit frère, mon ami, nous ne devons pas nous laisser terroriser par le mal. Oui, nous voulons vaincre le mal, mais non en utilisant les armes du monde. On ne saurait éteindre le feu par le feu, ni la haine par la haine. Il n'y a que le bien, la bonté, l'amour qui peuvent être vainqueurs.

La bonté, l'amour, les mots résonnaient dans le hall obscur et sans âme, et déjà avec eux la paix revenait.

– Et si nous cherchions un lieu plus digne pour notre repas, suggéra avec enthousiasme le second petit frère. Car c'est un jour de fête aujourd'hui ! Si nous pouvions trouver une table...

Au bout du hall, il y avait une cour, une petite cour pavée, circulaire, entourée par de grands édifices, et... oh ! surprise ! dans un coin de la cour, une vieille planche posée sur deux tréteaux ! Cela ressemblait à une... *table* ! Mais oui, bien sûr, elle nous attendait depuis toujours. Quelle main pleine de sollicitude est la Tienne ! Chante mon âme, chante le Seigneur pour tout le bien qu'Il nous fait.

– Regardez, notre table ! s'exclama le petit frère.

Hans sourit. Son visage s'éclaira.

Alors, ensemble, tous les trois, nous dressâmes la table, la plus belle table de fête que nous n'ayons jamais eue !

On mit la galette de pain en plein centre ; de part et d'autre, en guise de napperons, on déplia les deux serviettes bleues qui sont toujours au fond de nos sacs, sur lesquelles on présenta le fromage et la conserve de poisson, ainsi que les



Récit de mission

pâtisseries turques, toutes dorées et brillantes, que la femme avait confectionnées le matin même, sans oublier le jus de fruit que le père de famille avait généreusement voulu nous offrir pour ce jour de fête.

Et nous chantâmes pour bénir cette table offerte à nous.

Il fallait un peu sautiller pour se réchauffer les pieds, mais nos cœurs étaient tout brûlants. Ils débordaient d'une douce et chaude allégresse. Dans le silence de la petite cour, nous goûtions, émerveillés, la Bonté Divine, qui s'était si vivement manifestée pour nous, à travers tous les événements de cette heure passée, bénie.

Vraiment, autour de cette vieille planche apprêtée comme pour un festin, nous étions comme des rois, les disciples d'un Royaume invisible sur terre. Le visage radieux, un petit frère se tourna vers Hans.

– Tu vois, expliqua-t-il, avec un brin de joyeuse malice dans les yeux, ici, on n'est pas au *Hilton*, mais plutôt à « l'université de la pauvreté ». Et en quelque sorte toi aussi... Ce n'est pas facile, mais le Maître qui nous enseigne, c'est Jésus. Il s'agit d'apprendre à s'émerveiller de toutes les choses que le Seigneur nous donne gratuitement, par amour, même si elles nous paraissent toutes petites. Si nous n'y prenons pas garde, bien vite, nos yeux ne savent plus voir. Dans la pauvreté, dans le dénuement, qu'il nous arrive de ressentir avec violence au fond de nous, dans le tourment de notre âme parfois si douloureuse, se cache un beau trésor, comme un secret du bonheur, l'amitié de Jésus-Christ... Vois cette table et comprends comme Il nous aime, ce qu'Il vient de faire pour nous trois... Il nous appelle *Ses amis*.

Sur le chemin du retour, Hans fit un bout de route avec nous. Nous gardions le silence, nous étions heureux, repassant dans notre cœur tout ce que nous venions de vivre. Comment la bonté de ces deux familles turques avait pris soin de nous, comment alors le Seigneur nous avait fait nous rencontrer, et comment, autour d'une table de fête, dans le silence et la pauvreté d'une cour d'immeubles, Il avait fait de nous des amis.

Hans s'arrêta brusquement et, nous regardant chacun droit dans les yeux, dit lentement :

– Je dois vous avouer quelque chose. Au moment où je vous ai rencontrés, j'allais faire quelque chose de très mal... J'avais l'intention d'aller marcher sur le lac gelé que tout le monde connaît. De marcher, et de...

Ce n'était pas la peine d'aller plus loin.

– Je suis heureux de vous avoir rencontrés tous les deux, ajouta-t-il avant de donner à chacun une poignée de main et de s'éloigner.



LA LETTRE

Pologne, au mois de décembre 2003.

Nous étions trois petits frères en Pologne, mendiant notre pain aux portes d'une ville, à l'ouest du vaste pays ; et aucun ne parlait le polonais. À peine savions-nous prononcer les mots pour demander à manger... De Vienne, nous avions rejoint Wroclaw où les petites sœurs de la fraternité de Czestochowa nous attendaient. Des amis nous avaient invités pour vivre un temps de mission dans une paroisse de la ville.

Je me rappelle avoir éprouvé ce jour-là, comme jamais, le sentiment d'une grande lassitude intérieure. Nous parcourions les rues, le temps était maussade, froid, une chape de tristesse semblait peser sur la ville. Une porte s'ouvrait, nous esquissions un sourire, maladroit, presque honteux, et, tandis que nous disions les mots et faisons des gestes malhabiles pour nous faire mieux comprendre, nos yeux se baissaient, une envie irrépressible de fuir s'emparait de nous. Mais le Seigneur notre Dieu n'est-Il pas le Dieu qui fait des merveilles avec des pauvres hères ? Ce jour-là, une femme nous accueillit chez elle comme si nous étions envoyés du Ciel !



Plus tard, nous avons reçu une lettre, qu'elle avait elle-même écrite au curé de sa paroisse, racontant comment cette « visite » avait été une éclaircie dans la morne grisaille de son quotidien.

À travers notre rencontre, à travers ces quelques heures passées à converser ensemble grâce à la Bible ou par signes, à regarder l'album de famille, à prier, à chanter, elle avait entendu la Voix parler à son cœur ; et la Voix, comme un souffle léger, avait ranimé la flamme de l'espérance qui s'y mourait. Dieu était proche, Dieu était là, Dieu veillait comme seul l'Amour Mendiant veille à la porte du cœur. Sa voix murmurait : Je te donne Ma joie, et nul ne pourra te la ravir².

² . Cf. Jean 16, 22.



Récit de mission

Wrocław, le 11 décembre 2003.

Cher Père,

Ils étaient trois religieux... ou petits frères de l'Agneau.

À la fenêtre, tout est gris et triste. Dans mon cœur aussi. Je prie intérieurement pour ne pas tomber dans la dépression. J'ai cinquante-deux ans et je viens de perdre mon travail. Tous les efforts pour retrouver du travail sont vains... « Malheureusement votre demande doit être refusée. » Sans fin la même réponse. La grisaille me submerge. Les jours de fête ? D'une certaine façon, je ne peux pas m'imaginer faire la fête. Au fond, je suis désespérée et ma prière se relâche chaque jour davantage.

Je regarde par la fenêtre. Je vois trois personnes en habit bleu. Ils traversent la cour. Je me demande où ils vont. À mon étonnement, je vois qu'ils... Comment ? Ils viennent droit chez moi ! J'habite au rez-de-chaussée et les frères s'arrêtent devant ma fenêtre. Ils me sourient. Ils viennent donc chez moi ? Expressément chez moi ?

– Coś do jedzenia ? Quelque chose à manger ? Pain et eau ? demandent-ils en mauvais polonais.

Je les invite dans mon appartement. Bien que je n'aie qu'un peu de pain et de pâtes, je sens une joie indescriptible dans mon cœur à cause de cette visite. Ils sont français, italien et suisse. Ils parlent allemand. Je ne saurais parler avec eux. Heureusement il y a une amie de ma fille qui parle un peu allemand. Elle nous aide à nous comprendre mutuellement et partage avec nous ses achats : du pain, de la saucisse et des fruits... Je suis surprise et émue de son attitude. Je sais qu'elle n'a pas de travail, comme ma fille et moi.

Nous avons parlé un peu avec les frères en allemand, en anglais, et par signes. Ils sont venus de Vienne en auto-stop. L'un d'eux a écrit en polonais « petits frères de l'Agneau ». Ils sont accueillis dans notre paroisse et visitent les maisons. Chacune de nous a reçu une parole des frères. Moi, j'ai reçu les Béatitudes dans saint Luc : « Bienheureux les pauvres, car le Royaume des Cieux est à eux » et « ne vous inquiétez pas... Regardez les oiseaux... Vous êtes plus importants que les oiseaux³ ». J'avais souvent entendu ces paroles à l'église, mais, cette fois, elles m'étaient directement adressées. Paroles de Jésus. N'est-ce pas merveilleux ?

Les au revoir furent très chaleureux. Avant de partir, ils ont encore chanté. C'était vraiment merveilleux !

Les frères sont partis. Derrière la fenêtre, c'est le même jour gris. Mais dans mon cœur est restée la joie. Je comprends : on ne peut pas permettre que nos soucis et nos problèmes étouffent en

³ . Matthieu 6, 26.



Récit de mission

nous la voix de Dieu, ce que Dieu veut nous dire. Il est présent à tout moment de notre vie. Ne L'oublions pas et gardons ouverts nos yeux et nos oreilles.

Ewa

Trois années sont passées. Et nous sommes revenus à Wroclaw sur l'invitation des frères capucins qui nous avaient demandé d'animer une retraite pour des étudiants. Le dernier jour de la retraite, le soir, tout juste avant de partir – et déjà la voiture qui devait nous conduire nous attendait – , quelqu'un, par derrière, tire la manche d'un petit frère.

– Vous me reconnaissez ? Je suis Ewa ! Je ne voulais pas vous laisser partir sans vous dire quelque chose. Quelque temps après notre rencontre, *ce jour* où vous êtes venus chez moi... , j'ai trouvé un travail, un travail que j'ai encore aujourd'hui !



**« Jette la semence ! Partout !
Et... c'est Jésus qui fait le reste.
Tu dois faire confiance au Seigneur. »**

Cardinal Bergoglio, le 28 février 2013

Vers la fin du mois de février 2013, des petits frères et sœurs sont appelés de plusieurs fraternités d'Europe à se réunir aux Santi Quattro Coronati, notre maison à Rome. Une trentaine de petits frères et sœurs ainsi rassemblés pourront de cette façon représenter la Communauté qui souhaite accompagner l'événement du conclave par sa prière, en ce cœur de l'Église que symbolise la basilique élevée sur la tombe de l'apôtre Pierre. Elle souhaite aussi être présente à la dernière audience de Benoît XVI, afin de lui manifester sa communion et sa gratitude pour tout ce que cet « humble et simple ouvrier dans la vigne du Seigneur » a donné à l'Église.

La dernière audience du Pape Benoît XVI est prévue le mercredi 27 février et son départ du siège de Pierre, comme il l'a lui-même déclaré, le lendemain. Parmi les petits frères de Saint-Pierre, notre lieu communautaire dans l'Aude, envoyés à Rome, deux se trouvent alors à Paris. La capitale française sera donc le point de départ de leur voyage en auto-stop. L'un d'entre eux a fait le récit de cette route itinérante en direction de Rome. Le voici :

« Nous avons devant nous quatre jours pour le voyage. À la porte d'Italie, nous commençons dès le matin à faire du stop... et, vers quatre heures de l'après-midi, nous sommes toujours là ! Enfin, un jeune s'arrête et nous tire d'affaire en nous conduisant jusqu'à une station-service hors de Paris. Comme il est tard, nous demandons des places aux gens qui entrent et sortent de la boutique de la station, pour rejoindre Lyon.

Bientôt un homme accepte de nous prendre dans sa voiture, nous faisons amitié avec lui. Nous lui indiquons la destination de notre voyage : Rome. Et lui de nous annoncer qu'il va à Florence ! Mais ce soir, il fera halte chez lui, à Lyon, et repartira le lendemain avec son épouse. Cependant, il ne nous dit pas par quel moyen ils feront le trajet. Lui et sa femme sont catholiques, dit-il, mais nous sentons dans ses paroles une certaine distance par rapport à l'Église et à son enseignement. Dans la voiture, la conversation est passionnante et va bon train. Nous abordons les thèmes les plus divers dans une grande écoute mutuelle. Après un certain temps, la confiance grandissant, nous apprenons qu'ils ont prévu de voyager jusqu'en Italie en voiture. Si son épouse est d'accord, ajoute notre conducteur, ils nous accueilleront chez eux pour passer la nuit, puis nous mèneront jusqu'à Florence !



Récit de mission

Après un petit appel sur le portable à la maîtresse de maison, tout est arrangé, et quelques heures après, nous voilà bien choyés par la Providence. La rencontre avec ce couple est très belle. La discussion se prolonge tard dans la soirée et, le lendemain, dans la voiture jusqu'aux portes de la cité florentine. »

Puis de Florence, les deux petits frères ont continué la route, toujours en auto-stop, et sont bien arrivés à Rome, à la veille de l'audience.

Le 28 février est un jour chargé d'émotion. C'est le jour où, à 20 heures, Benoît XVI quittera le siège de saint Pierre. Dans la matinée, un des deux petits frères, d'origine argentine, va trouver à la Casa del Clero le Cardinal Bergoglio pour l'inviter à nous rendre visite. Celui qui est alors l'archevêque de Buenos Aires est un ami de longue date de la Communauté. En 1994, il nous avait accueillis, petits frères et petites sœurs, pour fonder nos petites fraternités dans la capitale argentine.

Il profite de cette rencontre pour demander quelques nouvelles « des agneaux ». Il veut aussi savoir comment le petit frère s'est rendu à Rome et donc, surtout, comment s'est passé le voyage en auto-stop. Le petit frère se met alors à raconter, puis il finit son récit en émettant une petite réserve :

— Vous savez, c'est sûrement l'unique fois que nous rencontrons ces gens et...

Percevant l'inquiétude du petit frère, le Père Bergoglio lui dit en le regardant dans les yeux :

— Pourquoi te faire du souci ? C'est cela la nouvelle évangélisation que l'Église doit vivre, c'est semer ! Jette la semence ! Partout ! Et... c'est Jésus qui fait le reste. Tu dois faire confiance au Seigneur.

